



THE
C
O
N
E



Nuit blanche, Chengdu (2015), Feng Li.

LES RENCONTRES D'ARLES VOYAGENT

« Les Rencontres d'Arles c'est un territoire, la ville d'Arles, et une saison, l'été. » Faux ! Les expositions voyagent toute l'année, et le festival rayonne dans le monde entier. Enquête sur « Arles hors les murs ».

La moitié des expositions des Rencontres d'Arles 2017 ont été montrées hors des remparts de la ville méridionale suite au festival. Soit vingt expositions qui ont circulé dans le cadre d'une coproduction ou d'une tournée. En 2015, moins d'une dizaine d'expositions avait pris le large. S'inscrivant dans une tendance de fond qui voit émerger un marché national et international des expositions itinérantes, les Rencontres d'Arles s'exportent. Nécessité économique ou ambition de rayonnement ?

La réponse n'est bien sûr pas unique. Si certaines expositions de grande ampleur ne pourraient pas voir le jour sans coproduction (rappelons que le budget 2017 des Rencontres était de 7 M€), la volonté de faire exister le festival hors de son lieu de naissance est évidente.

Les Rencontres, du Midi à l'Asie

Dès son arrivée à la tête de la manifestation en 2015, Sam Stourdzé a créé avec le photographe chinois RongRong Jimei x Arles International Photo Festival, un festival de photographie à Xiamen. Cette ville industrielle du sud-est de la Chine, qui compte près de 7 millions d'habitants, est au premier abord l'opposé absolu d'Arles. Pourtant, l'impact sur la ville sera peut-être similaire – c'est en tout cas le pari du gouvernement local de Jimei, un district de la ville de Xiamen, qui finance presque intégralement le festival. La ligne directrice qui a fait la force des Rencontres d'Arles – connecter les espaces via la culture –, est reprise à Xiamen, et le festival a déjà accueilli 160.000 visiteurs. En 2017, ce sont quarante expositions qui y ont été présentées : des expositions monographiques de photographes peu vus en Chine, des expositions collectives internationales et 18 expositions soulignant la vitalité de la scène photographique chinoise.

Véritable prolongement du festival en Asie, Jimei x Arles interagit avec la « maison-mère » en intégrant la programmation des Rencontres d'Arles. Feng Li, lauréat du Jimei x Arles Discovery Award pour sa série *Nuit Blanche*, exposera ses étranges scènes du quotidien à la Maison des Lices cet été. Sam Stourdzé a également choisi de montrer cette année le travail d'une autre nominée du Prix Découverte, la photographe Guo Yingguang, qui documente le phénomène des mariages arrangés en Chine.

Le programme 2018 sera annoncé en septembre, et les ambitions ne faiblissent pas : « Notre objectif est de pérenniser ce festival en continuant d'asseoir sa notoriété et développer son public, d'affirmer son rôle de plateforme de découverte de grands maîtres et de scènes photographiques internationales, et de soutenir la scène photographique artistique locale », indiquent les directrices artistiques du festival, Bérénice Angremy et Victoria Jonathan (Doors Art & Culture Agency).

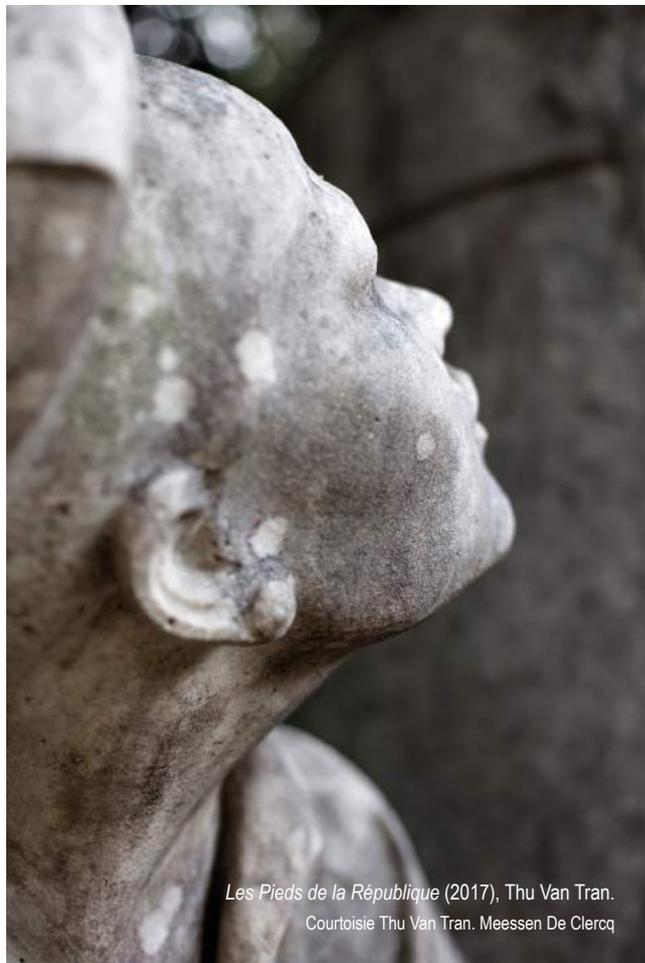
Bien plus près d'Arles, huit expositions des Rencontres 2017 ont été exposées au MJ1, un hangar situé sur les quais du port de Marseille, à côté du Mucem. Intitulée « Le Monde tel qu'il va », cette exposition en libre accès a remporté un réel succès, accueillant 26.000 visiteurs en deux mois.

Les coproductions ou la création à plusieurs

Ces deux mini-festivals sont des prolongements directs des Rencontres d'Arles, qui reprennent son modèle sans le dupliquer. Mais les Rencontres ne se contentent pas de faire voyager leurs expositions une fois créées,

et comptent sur tout un réseau de partenaires pour monter des projets en duo. La coproduction est ainsi un vrai modèle économique qui permet d'organiser des expositions ambitieuses, puisque par définition elle peut doubler les moyens alloués.

Pas de fiche de route ou de modèle ici, chaque collaboration se fait au cas par cas, au gré de la programmation artistique du festival et des envies des institutions partenaires. En 2017, la monographie *Les Gorgan* de Mathieu Pernot est coproduite avec le Musée national de l'histoire de l'immigration, qui l'intègre ensuite dans son exposition « Mondes tsiganes », visible jusqu'au 26 août 2018. Hélène Orain, directrice générale de l'Établissement public du Palais de la Porte Dorée (qui héberge le musée), n'a pas immédiatement accepté la proposition de Sam Stourdzé de collaborer sur le sujet.



Les Pieds de la République (2017), Thu Van Tran.
Courtoisie Thu Van Tran. Meessen De Clercq

« En 2016, lors d'une réunion de travail, Sam Stourdzé qui était commissaire pour une des expositions du Musée (« VIVRE !! la collection agnès b. ») m'a parlé de ce projet. Nous connaissons bien le travail de Mathieu Pernod, puisque nous possédons certaines de ses photos dans notre collection. Spontanément, ce n'est pas un projet pour nous, car la famille rom photographiée n'est pas émigrée, ce sont des Français ! Mais l'une de nos missions est de lutter contre le racisme, dont est encore victime cette communauté », raconte-t-elle. Résultat, une exposition réalisée en collaboration avec le photographe, qui a été très bien reçue lors de sa présentation arlésienne. L'exposition parisienne bénéficie alors de la première communication réalisée à Arles, et enregistre une bonne fréquentation sur un « sujet difficile ».

Les coûts de production ne sont pas publics, mais plus que l'intérêt du partage des frais, c'est le partenariat scientifique qui est mis en avant. « La coproduction permet de collaborer avec d'autres institutions, et de travailler avec des personnes qui ont déjà mené une réflexion sur la photographie, un domaine que nous souhaitons valoriser », conclut Hélène Orain.

En 2018, l'une des expositions majeures du programme du festival est une coproduction avec le Museum of Modern Art de San Francisco (SFMOMA). « The Train. June 8, 1968 – Le dernier voyage de Robert F. Kennedy » retrace le trajet funéraire du frère de John F. Kennedy, homme politique assassiné le 5 juin 1968. Faisant dialoguer des œuvres à la fois historiques (photographies prises depuis le convoi par Paul Fusco et images amateurs des spectateurs) et contemporaines (un film de Philippe Parreno), l'exposition offre un éclairage inédit sur un moment clé de la mémoire américaine. Ce sujet s'inscrit dans deux thématiques de l'édition 2018 – celle sur l'année 1968 et celle consacrée aux États-Unis, développées par Sam Stourdzé – et s'intègre naturellement dans le programme des Rencontres.

Les tournées, nouvel outil de diffusion ?

Le dernier modèle, aux contours plus flous, est la tournée. Il s'agit moins d'un schéma économique que d'un investissement pour le festival, qui ne sait pas à l'avance quelles expositions seront choisies par des partenaires du monde entier. Comme pour les coproductions, chaque accord est singulier, et de nombreuses variables entrent en compte : nombres d'images, tirages produits par les Rencontres ou empruntés, *vintage* ou contemporain, valeurs d'assurances, fabrication de caisses... En fonction de ces critères, l'équipe des Rencontres détermine un prix pour que la tournée amortisse les coûts de production.

L'été arlésien offre assurément la plus belle vitrine pour les expositions. « Je ne dirais pas que les professionnels viennent faire leur marché, tempère Caroline Courrioux, responsable production des expositions aux Rencontres. Mais il est certain que des expositions peuvent être peu attrayantes sur le papier et prendre une dimension nouvelle à Arles. L'enquête de Mathieu Asselin sur Monsanto a énormément fait parler d'elle en 2017, et maintenant elle fait le tour de l'Europe – ça ne se prévoit pas ! » Le festival peut également être un lieu d'accueil pour des projets qui ont intégré dès leur conception le principe de la tournée. Cette année, la soirée d'inauguration se tiendra dans le pavillon en bambou imaginé par l'architecte colombien Simón Velez pour accueillir « Contemplation », une exposition de quarante photographies du moine bouddhiste Matthieu Ricard. « Ce projet a la vocation d'être présenté dans de grandes villes, il a été conçu pour être démontable, indique Thomas Sorrentino, président du Fonds de Dotation Contemplation. Nous voulions le faire naître dans un lieu qui lui donnerait une réelle légitimité dans le domaine de la photographie, et le retour des Rencontres a été positif. Nous réalisons le projet grâce à l'apport de plusieurs mécènes et une avance sur les frais de production via les Rencontres, qui l'ont admis dans le programme associé ».

Les Rencontres d'Arles s'inscrivent ainsi à plein dans un marché international de l'exposition itinérante. Méliné Kéloglianian, qui a consacré au sujet son mémoire de recherche (École du Louvre et Essec), souligne l'intérêt de la tournée pour une présentation de photographie. « Pour une exposition de beaux-arts, l'itinérance doit être envisagée en amont pour éviter les surcoûts excessifs. Une exposition de photographies est



Sans titre (RFK Funeral Train, 1968), Paul Fusco.
Coutoiserie Galerie Danziger

LONG
BBY







Protokol (2007), Christian Lutz.
 Courtoisie Christian Lutz

sans doute plus modulable, même s'il est difficile d'obtenir des données sur le secteur ». Elle signale que les Rencontres d'Arles ne sont pas seules sur le marché : l'agence de photographie Magnum, basée à Paris, propose plus de soixante-dix expositions photo clés en main, et la Smithsonian Institution de Washington possède aussi un vaste catalogue.

Pourquoi faire circuler les expositions ? De la flexibilité économique au rayonnement, les raisons sont nombreuses. On peut enfin voir dans cette diffusion la valorisation de l'expertise des Rencontres d'Arles. La manifestation n'est alors plus limitée à un lieu ni à une saison, et devient une force vive de la photographie. Bien sûr, l'été reste le temps fort, et la visibilité est peut-être pour les coproductions restreintes aux spécialistes. Mais se mettre au service du médium, et lui offrir de multiples façons d'atteindre son public, n'est-ce pas le plus bel objectif des Rencontres ?

Renée Zachariou

ZOOM

Grand Arles Express, le réseau fait la force

En 2016, les Rencontres se sont exportées à Avignon, Marseille et Nîmes via le label « Grand Arles Express ». Cette année, le programme se densifie et accueille deux nouveaux partenaires : la bibliothèque du Carré d'Art à Nîmes et le Mucem à Marseille. Ce partenariat est pensé sur le long terme avec les espaces d'art de la région, qui l'ont pleinement intégré à leur calendrier. Le FRAC Paca a ainsi acquis en 2017 des photographies de Laura Henno prises à Slab city, une cité perdue au cœur du désert californien. Elles seront prêtées pour l'exposition « Rédemption », dans la section « America Great Again ! » des Rencontres. En parallèle, le film *Koropa* de la photographe sera présenté dans les espaces du FRAC Paca à Marseille. Son directeur, Pascal Neveux, souligne le lien fort qui unit le Fonds Régional d'Art Contemporain aux Rencontres : « Notre collection est nourrie par des photographes rencontrés à Arles. Nous sommes également en train de créer une "diagonale du nord" avec le FRAC Grand Large – Hauts-de-France pour la rétrospective Bruno Serralongue ».

Cette collaboration sur le temps long est aussi présente à la Collection Lambert, en Avignon. « Nous ne sommes pas un musée de photographie, mais Yvon Lambert a défendu des artistes qui mobilisaient ce médium, reconnaît Stéphane Ibars, responsable de la coordination artistique au sein de la collection. Cette année, nous dédions une exposition au Suisse Christian Lutz, qui servira d'écrin à une série de performances de la grande chorégraphe Cindy Van Acker, trop rare en France ».

Avec l'objectif d'augmenter la circulation des publics dans la région, les expositions « Grand Arles Express » sont accessibles sur présentation du forfait des Rencontres d'Arles 2018. « C'est incroyable de retrouver une telle richesse culturelle sur un si petit territoire ; on peut très facilement circuler d'une ville à l'autre – et pourtant les gens n'y pensent pas forcément ! » Pour Jean-Marc Prévost, directeur du Carré d'Art à Nîmes et commissaire de l'exposition événement Wolfgang Tillmans, participer au programme est une évidence. « Le but n'est pas de proposer une programmation en commun, puisque chaque directeur a sa vision, mais bien d'ancrer ce territoire dans l'imaginaire du public ».